

ALBAN
LEFRANC

L'homme
qui brûle



Rivages

« Nous ne vivons plus dans une époque, mais dans un délai. »

Luc Jardie voudrait réunir dans un seul livre toutes ses obsessions : Thomas Münzer, révolutionnaire et théologien, Alain Delon, le porno californien, l'apocalypse et sa mère. Mais le monde autour de lui glisse dans le chaos, et la figure de sa mère, terrifiante et comique, menace d'absorber toutes les autres...

Dans cette fable romanesque à l'humour incisif et au style incandescent, Alban Lefranc retrace les efforts désespérés d'un homme pour s'affranchir du poids du passé et survivre à l'enfer du monde contemporain.

Alban Lefranc est l'auteur notamment de *Fassbinder, la mort en fanfare* (Rivages, 2012), *Le Ring invisible* (Verticales, 2013) et *Si les bouches se ferment* (Verticales, 2014). Ses livres ont été traduits dans plusieurs langues. Il écrit aussi pour la radio et le théâtre.

Du même auteur

Attaques sur le chemin, le soir, dans la neige, roman, Le Quartanier, 2005.

Des foules, des bouches, des armes, roman, Melville/Léo Scheer, 2006.

Vous n'étiez pas là, roman, Verticales, 2009.

Fassbinder, la mort en fanfare, roman, Rivages, 2012 ; Rivages poche, 2019.

Le Ring invisible, roman, Verticales, 2013.

Si les bouches se ferment, roman, Verticales, 2014.

L'Amour la gueule ouverte (hypothèses sur Maurice Pialat), roman, Hélicium, 2015.

Table rase, théâtre, Quartett, 2018.

Steve Jobs, théâtre, Quartett, 2019.

Alban Lefranc

L'homme qui brûle

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

L'auteur a bénéficié d'une bourse du CNL pour l'écriture de ce livre,
et d'une résidence d'écriture à la Fondation Jan-Michalski.

Couverture : © *Le massacre des innocents*, Pieter Brueghel le Jeune
(c. 1564-1638) / Private Collection / Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-7436-4821-3

*« L'exorcisme, réaction en force, en attaque de bélier,
est le véritable poème du prisonnier. »*

HENRI MICHAUX,
Épreuves, exorcismes

1.

Il ne reste rien de l'énorme cratère creusé par l'explosion. Trois pelleteuses déblaient les derniers gravats dans la rue Rambuteau. En quatre mois à peine, des escaliers mécaniques ont surgi dans le boyau de verre. Les passagers descendent à la vue de tous, presque à la verticale, de la rue jusqu'aux quais des lignes A, B et D. Des patrouilles de militaires en uniforme gris moucheté de noir examinent les bagages. J'ouvre ma sacoche. Des agents de la mairie distribuent des questionnaires « dans une démarche d'association des usagers au choix du monument commémoratif aux victimes ». Je franchis un portique de détecteur de métaux dans la chaleur écrasante. Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai.

La rame s'enfonce dans l'obscurité du tunnel, les voyageurs plongent dans leurs machines. Je sursaute à chaque grincement. Je m'approche d'une femme très maquillée, les jambes maigres, fragile, la soixantaine,

qui se balance contre la barre de métal. Je pense à un bouvreuil en cage. *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.* Je regarde ses bas résille, ses talons hauts, je croise un regard plein. Elle psalmodie. C'est peut-être la mort, je me dis. Elle élève la voix. *Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer.*

Je descends à la Cité internationale. Distract par les militaires aux Halles, j'ai oublié de monter dans le wagon de tête comme d'habitude. J'enregistre cet oubli, je fais mes exercices de respiration. En haut des marches, d'autres soldats, un béret mauve sur le front, braquent leurs armes sur les passagers. Ils laissent passer le flux sans l'interrompre. Dès que je pose le pied sur le trottoir, la proximité bénéfique de la bibliothèque commence déjà à se faire ressentir. Quand je franchis le portail de l'entrée principale, boulevard Jourdain, tout s'apaise. Je laisse derrière moi l'étouffement, les pistolets-mitrailleurs, la mort qui chante, la disparition de mon colocataire depuis trois jours. Je franchis les arcades, je contourne les massifs de buis, je dépasse la fondation argentine, je reconnais les érables, les ormes, les tilleuls que j'ai appris à identifier grâce au petit écriteau planté à leur pied, les cerisiers du Japon, l'herbe jonchée de poudre blanche. Dès le portail, tout est simple. Tout peut recommencer.

Le plus souvent possible, je quitte ma colocation de la rue des Pyrénées pour travailler à la bibliothèque de la maison Heine, posée dans l'herbe au milieu du

parc de la Cité internationale, ouverte tous les jours de l'année de 9 à 23 heures. Rien ne peut m'arriver là-bas, assis à ma table contre la baie vitrée, dans la salle des journaux toujours vide. Souvent je me répète le nom, *maison Heine, maison Heine, maison Heine*, comme un mantra. En allemand : *Heinrich-Heine-Haus. HHH*. Je dis tantôt *maison Heine*, tantôt *Heinrich-Heine-Haus*. C'est en allemand que le nom déploie tous ses effets, si je fais l'effort de prononcer les trois H aspirés : *Heinrich-Heine-Haus*. Dans la HHH, gardé par le nom propre, par les autres lecteurs, aussi rares soient-ils, je suis sûr de ne pas me branler toute la journée – avec rage, avec jubilation, avec triomphe, avec dégoût, mais enfin toute la journée quand même – sur les films de Megan Smile.

Au fond du U formé par le bâtiment, les parois s'ouvrent, je pivote, je pousse la porte à gauche, j'accroche mon manteau et mon chapeau, je montre ma carte de lecteur à l'étudiant assis derrière une table, vide ma sacoche pour ne garder que ma machine, le livre que j'ai apporté et mon cahier bleu de prise de notes, j'entre dans la salle des journaux derrière l'étudiant, je vérifie que la meilleure table est libre, face à la baie, au bord du présentoir des quotidiens, sans personne qui puisse lire ce que j'écris par-dessus mon épaule, je vais m'asseoir, je me relève, je rapporte *Le Monde, Le Figaro, Libération*, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, la *Süddeutsche Zeitung*, je les pose sur la table, je les parcourrai tout à l'heure, je m'intéresserai au monde comme il va dans

la presse, je vérifierai que je connais toujours les mots appris adolescent pour m'enfuir, les mots qui ont repoussé l'enfance, la maison, la chambre, les mots en tortue romaine, durs et bardés.

Mais ce n'est pas encore nécessaire. J'ai le temps. Je ne suis pas pressé. J'ai les cerisiers du Japon avec moi, le sol jonché, le ciel, les haies d'aubépine. Les allées du parc palpitent autour de moi, derrière les vitres. Je vérifie sur Internet que la fin du monde n'a pas commencé dans mon dos sans que personne ne me prévienne, le dernier des désastres, le désastre de tous les désastres. Je sens sous mon coude le relevé du matin et le froissement riche des pages saumon. Je peux respirer un peu, regarder ce qu'il y a de l'autre côté de la vitre, un lion en pierre souriant dans le goût babylonien, je crois, en haut de la rambarde d'un petit escalier, un tilleul, un marronnier plus loin, des chemins de terre, c'est beau.

J'ai apporté le livre d'Ernst Bloch que je ne peux lire qu'à la maison Heine. *Ich lese Ernst Bloch im Heinrich-Heine-Haus*, face à la pelouse d'un vert insolent, profonde sous le soleil dur. J'ai essayé chez moi, en vain. Sur le trajet à la rigueur, quand le wagon n'est pas trop bondé, rarement. Je pose sur la table de verre le volume, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*. Thomas Münzer seul importe. Thomas Münzer, le sujet du livre. Thomas Münzer, Ernst Bloch, dans la maison Heinrich-Heine, voilà la structure, voilà la trame. Münzer, Bloch, HHH. Thomas

Münzer constitue un élément essentiel, la pierre angulaire du PROJET. Il ne faut lâcher Münzer sous aucun prétexte. Quatre syllabes : Thomas Münzer. Là. J'inspire, je garde, j'expire. Je relis la quatrième de couverture.

Thomas Münzer était un prédicateur révolutionnaire du début du xvi^e siècle. Maître en théologie d'abord rallié à Luther, il prit la tête du soulèvement armé qui, en 1525, traversa l'Allemagne des rives du lac de Constance jusqu'à la Thuringe et la Franconie en passant par le Tyrol, la Forêt-Noire et l'Alsace, contre les seigneurs féodaux et le clergé, ramassis diabolique de « serpents », selon son *Sermon aux princes* de 1524. Ce soulèvement regroupa des ouvriers des mines et des paysans dans une guerre qui devait passer à la postérité sous l'appellation de guerre des Paysans. Peu après l'extermination des insurgés à la bataille de Bad Frankenhausen en mai 1525, Thomas Münzer fut arrêté, torturé et décapité. Une première fois.

Assurément, avec Heinrich Heine dans l'air, les lettres de son nom au fronton du bâtiment, le livre d'Ernst Bloch, la parole de Münzer et la circulation des quelques autres lecteurs, je peux me concentrer. Il y a toujours le risque que je descende aux toilettes du sous-sol pour prendre des photos de ma queue, mais c'est inconfortable, mais je ne peux pas y rester longtemps, mais je suis obligé de me finir vite, mais l'essentiel demeure, dans la lumière, face à la pelouse : Thomas Münzer. LE PROJET.

LE PROJET permet de tenir, il faut persévérer dans LE PROJET. LE PROJET est la colonne vertébrale, la cathédrale où je me rassemble. L'homme amorphe, la personnalité non organisée, voilà le plus grand ennemi de la société. Sans LE PROJET je me répands à tout va, en petites gouttes sans lendemain. Il y a bientôt un an, j'ai obtenu une bourse de l'Institut national du roman français (INRF) pour écrire un livre sur les millénarismes. J'avais candidaté sans y croire. L'homme avec un PROJET, voilà ce qu'il faut. Ambitieux, LE PROJET nécessite de longues recherches et beaucoup d'argent, ai-je exposé au Comité national de sélection, notamment sur Thomas Münzer qui a prôné une sorte de proto-communisme, une radicalisation de la Réforme, avant que les paysans ne soient massacrés par les troupes des princes le jour de la Sainte-Denise 1525 à Bad Frankenhausen, et lui capturé quelques jours après, torturé avec des pinces, sa langue arrachée, sa tête exposée sur les remparts de Mühlhausen, avant de resurgir cinq siècles plus tard en effigie sur les billets de cinq marks est-allemands. Beaucoup de cadavres, beaucoup de temps, beaucoup d'argent.

Quelqu'un peut venir mitrailler les vivants dans cette bibliothèque, comme la semaine dernière à la BPI de Beaubourg, mais il commencera par la Maison internationale où les visiteurs sont plus nombreux, j'entendrai les rafales et les hurlements, j'aurai le temps de me cacher dans la buanderie au sous-sol. Il faudra au moins quinze ou vingt minutes au mitrailleur

pour me trouver, beaucoup de choses peuvent se passer dans l'intervalle. Des groupes du GIGN se tiennent à l'affût partout sur le territoire national, la Constitution dans leur sac à dos, prêts à refonder la République à tout moment. J'aurai le temps de pousser au moins deux lave-linge contre la porte. Le mitrailleur ne se doutera pas que je me suis réfugié là.

Je relis mes notes dans le cahier bleu.

Thomas Münzer, fils de pendu, parle du grand étonnement qui s'éveille chez l'enfant de six ou sept ans, quand aucun père n'obstrue sa vue, quand son père a été pendu assez tôt. Les eaux montèrent tellement que jamais on n'en avait vu de si hautes, rapportent les chroniques en 1495. Les torrents charrient des sapins et des rochers, le fracas de l'eau fouille les corps sur les rives. Des hommes en armes surgissent dans les déchirures des nuages, des croix sanglantes sur les vêtements. Dans le Frioul, on construit des maisons de bois pour le nouveau déluge. La fin de toute chair m'est venue à l'esprit, dit Yahvé. Les signes aquatiques sont infailibles : Lichtenberger, dans son *Pronosticatio* d'avril 1488, prévoit un nouveau déluge pour 1524, le 20 février, définitif celui-là. Johannes Stöffler, mathématicien, astrologue, astronome, prêtre, professeur, confirme la prédiction dans son *Almanach* : « En février, il y aura vingt conjonctions, dont seize se produiront dans un signe aqueux du zodiaque, ce qui signifie *mutatio*, *variatio* et *alteratio* sur presque tout le globe en termes de climat, royaumes, provinces, constitutions, dignités, bétail, animaux marins et tous les habitants

terrestres, comme aucun chroniqueur ou peuple n'en a jamais vu depuis des siècles. Levez la tête, chrétiens, et voyez. » L'astrologue particulier de l'empereur Maximilien décrit à la Diète impériale les étoiles de feu qui tombent sur la Terre. Escrocs, prédicateurs, calculateurs d'éclipses sillonnent les campagnes et montrent les signes. Levez la tête, chrétiens, et voyez. Münzer, aux marges du Saint-Empire, prêche en allemand la fin imminente de tout. Il déclare aboli le latin, hochet pour singes savants. Sa voix est morne, exaspérante, sa voix ne doute pas, elle dit la colère des prophètes. Elle insulte aussi, vitupère et menace, toujours aussi morne, toujours aussi exaspérante. Des foules énormes, houleuses, se rassemblent pour l'écouter à Leipzig, à Zwickau, à Allstedt. À des milliers de kilomètres de là, dans la nouvelle Babylone, Jules II, pape, mécène, syphilitique, finance la construction de Saint-Pierre de Rome par la vente des indulgences. À travers l'Europe, d'autres foules, parfois les mêmes, pétries d'angoisse, achètent leur salut et celui de leurs morts au dominicain Tetzl. « N'entendez-vous pas les hurlements de vos parents qui souffrent dans les flammes du purgatoire ? » Mais : « Sitôt que sonne votre obole / Du feu brûlant l'âme s'envole. » Il faut payer six à neuf ducats pour racheter un adultère. Un ducat et quatre livres pour le meurtre d'un père ou d'une mère. Quatre livres pour le meurtre d'un enfant.

L'écran, laissé allumé pour afficher les photos que Mavra ne va pas manquer de m'envoyer, vibre. J'ai rencontré Mavra il y a un an, sur le quai C de la gare de Montluçon, on s'est parlé trois ou quatre minutes, elle

était avec son petit garçon. Mavra ressemble extraordinairement à Megan Smile, mon actrice fétiche dans le cinéma porno californien. Mavra comme Megan est à la fois #skinny, #short, #teen, #barelylegal (osseuse, petite, adolescente, à peine légale). Depuis cette très brève rencontre avec Mavra (« Je cherche la gare de Saint-Lô. – Ah, mais vous êtes très loin de Saint-Lô, mademoiselle, c'est tout à fait dans une autre direction. Mais qu'allez-vous donc faire à Saint-Lô ? Je croyais que Saint-Lô n'existait plus. – Je vous assure que Saint-Lô existe, je vais y rendre visite à ma sœur. Zut, je me suis trompée de train alors. – En effet, si Saint-Lô existe et que vous y allez, vous faites fausse route. Je voudrais bien vous aider. Comment vous appelez-vous ? – Je m'appelle Mavra. – Bonjour, Mavra. Et que fait donc votre sœur à Saint-Lô ? – Ma sœur est secrétaire. – Je peux vous trouver sur Hourra_Crush ? – Ah, mais oui, je vous en prie, oui, il n'y a que trente-sept Mavra sur Hourra_Crush, c'est pratique, je suis celle en bikini vert. – En tout cas, puisque votre sœur y est et que vous y allez, je suis ravi que Saint-Lô existe encore. Il se trouve que j'y suis né et y ai passé mon enfance. Je vous y aurais bien emmenée mais on m'attend ailleurs. Vous êtes bien sûre que vous ne confondez pas avec une autre ville, avec Lyon par exemple ? – Ah, mais non, je ne crois pas. Ma sœur vient juste de s'installer là-bas, ils cherchent des infirmières et des ingénieures pour reconstruire les ponts et soigner les blessés. – Ah, je comprends. Alors je vais vous écrire sur Hourra_Crush, moi, c'est Luc. Peut-être nous reverrons-nous. Je serais ravi de

vous parler de Thomas Münzer et de l'apocalypse. Je suppose que c'est votre fils ? – Oui, il s'appelle Igor. – Bonjour, Igor, tu es beau comme ta maman. – Dis bonjour, Igor. – Bonjour, monsieur. – Bonjour, Igor, appelle-moi Luc. – Oui, je serais bien contente que nous nous revoyions. Au revoir alors. – Au revoir. »), nous échangeons des messages où nous imaginons ce que nous ferons dans une chambre d'hôtel quand nous nous reverrons. J'attends jour et nuit ses photos.

Je saisis l'appareil vibrant.

« Je suis avec ma pute, dit l'ami d'enfance dans mon oreille, j'attends mon dealer, je ne sais pas ce qu'il fout, tu vas bien ?

– C'est gentil, ça me fait plaisir, je chuchote à l'ami d'enfance, ça va bien, merci, ça va pas mal, attends, je sors de la bibliothèque. »

Son rire éclate dru, je me dirige vers la sortie, l'écran coincé entre le menton et l'épaule, je récupère mon pardessus et mon borsalino Alain Delon, je pousse la porte, la machine m'échappe, je la rattrape d'une main, je laisse tomber le pardessus, je glisse le boîtier dans ma poche avant, je ramasse le pardessus, je quitte à pas nerveux la HHH, je m'assois sur le banc face à la maison du Cambodge, à l'ombre d'un tilleul, loin des oreilles étrangères, je reprends la machine, j'imagine que Jérôme se fait sucer en me parlant et qu'il m'appelle pour cette raison, c'est un grand classique entre amis d'enfance qui se parlent à

distance. Sur mon banc entre les tilleuls et des pans de ciel qui flamboient, je vois son rire plus que je ne l'entends. C'est un rire figé. C'est le rire figé d'un cadavre préparé pour la mise en bière, peau lisse, costume impeccable, cravate rouge, j'imagine sa dépouille thanathopractée, Jérôme a mal fini. Je me penche pour l'embrasser, pour lui murmurer des insultes, je ne sais pas trop lesquelles, des térébrantes, des saxifrages, des insultes capables de briser la pierre et de déchirer un cadavre. Sa queue ne m'intéresse pas outre mesure (non), mais il y eut une époque où je la sortais moi aussi (il y a longtemps), pour la joie pure de superposer des plans dans l'esprit, pour l'ivresse de la discontinuité psychique. Son rire est plein de sifflements, il a dû commencer à boire dès midi. Je superpose des plans. Je desserre sa mâchoire, je cherche avec les doigts des creux entre les dents où coller de la terre. La terre épaisse poudroie sur les gencives, coule aux commissures. Une dizaine de personnes assistent à la mise en bière, à peine dix, sept peut-être. L'uniforme de deux hommes suggère qu'ils travaillent pour l'entreprise de pompes funèbres, ils vont distribuer les formulaires de satisfaction à la sortie. Jérôme n'avait plus beaucoup d'amis à la fin, il est mort seul, on dirait.

« On boit du Ruinart, mon pote, dit Jérôme, je suis déchiré, putain.

– Chouette, c'est cool.

– Ouais... Putain, je suis content de t'entendre, tu sais, ça me fait plaisir.

- Moi aussi, mon vieux, moi aussi.
- Tu es mon seul ami, tu sais, mon seul ami.
Putain ! Je t'aime, mon beau !
- Je sais, mon pote, merci, moi aussi. »

Quand la voix de quelqu'un vient vous chercher dans votre refuge de la Cité internationale au milieu de l'herbe et des tilleuls pour vous dire : « On boit du Ruinart, mon pote, je suis déchiré, putain », c'est qu'il vous connaît, qu'il a des habitudes de paroles avec vous, et s'il vous connaît, vous le connaissez vous aussi, forcément, et vous l'avez rencontré, d'une manière ou d'une autre, la preuve : vous lui répondez : « Chouette, c'est cool. » Voilà des faits implacables avec lesquels il faut accepter de vivre.

Les circonstances de la rencontre avec Jérôme sont floues. Il exhibe les dents noircies de son futur cadavre mis en terre quand le cercueil aura été rongé par les vers, les temps coexistent, la moisson est proche, il faut être plus précis que jamais au milieu de l'accélération de tout, la banquise a presque entièrement fondu. La cognée est à la racine de l'arbre. Mais la grâce doit s'épancher de plus en plus dans les derniers temps du monde. Münzer parle. Il vomit la corruption de Rome, le lucre mêlé aux choses du ciel, cette circulation terrifiée de l'or qui veut plier la volonté de Dieu. En 1519, deux ans après le début de la Réforme, le fils de pendu enseigne la théologie à Leipzig. « Que vos mots soient oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin » – sa parole est rare et rêche,

étranglée. Le temps des faucheurs est venu. L'herbe elle-même crie que la moisson se fait attendre.

Les cheveux de Jérôme lui descendaient sur les épaules à quinze ans, il portait des vestes à carreaux achetées par sa mère, des choses délicates qui le signalaient à la raillerie publique. Au début des années quatre-vingt-dix, l'œil exercé des lycéens de Saint-Lô dans la cour du lycée Coluche, au 14, avenue Serge-Dassault, décelait la main, les conseils, le regard de sa mère sur les chemisettes de Jérôme. Les lycéens avant le premier cours de 8 heures avaient spontanément envie de cracher sur le soin, la voix, la sollicitude maternels, spontanément envie de lui cogner la tête contre un mur pour voir si sa mère lui sortirait par les oreilles, peut-être. Je le revois se déplacer, gracile comme un jeune page, à travers la cour, frêle mais piquant déjà, prompt à une répartie cinglante qui décourageait les gifles. Le poing dans la gueule commençait à perdre de son prestige chez les garçons de quinze ou seize ans dans les classes moyennes et bourgeoises de la Basse-Normandie au début des années quatre-vingt-dix.

RENCONTRE AVEC L'AMI D'ENFANCE (1)

C'est dans un cours de solfège au Conservatoire de musique de Saint-Lô que j'ai rencontré celui qui deviendrait mon ami d'enfance. Je suis assis au fond de la classe où la fille du charcutier de gros bourg m'a inscrit

pour remplir à ras bord mes mercredis après-midi. C'était un classement par niveaux, nous nous sommes retrouvés seuls adolescents de quatorze au milieu de gamines de six. J'apprenais le solfège sans jouer d'un instrument, un pur cauchemar d'ennui jamais égalé depuis, un chef-d'œuvre maternel. J'y passais chaque mercredi après-midi plusieurs heures.

J'avais dix, treize ou quinze ans. Peut-être douze. Mettons quatorze.

Il entre, je le vois, on s'assoit l'un à côté de l'autre, tout commence. Ou bien j'entre, il me voit, mais cela revient au même : on s'assoit l'un à côté de l'autre, les traqués se flairent illico, tout commence.

Maman avait un instinct sûr pour ces choses : il fallait me serrer dans des horaires réguliers remplis à crever d'activités sérieuses, utiles pour la suite, pour qu'il n'y ait pas d'écart, de pas perdus possibles. Rejeton : nouveau jet qui pousse sur la souche. Sans ces heures de solfège cerné par les tresses, j'aurais... On ne peut pas le dire, pas même la fille du charcutier de gros bourg qui n'a pourtant pas la langue dans sa poche, c'est horrible, c'est à peine concevable ce que j'aurais fait si on m'avait laissé seul.

Pendant que Jérôme est parti ouvrir la porte à son dealer et régler la transaction, j'examine les marques sur le banc, un JÉRÉMIE tracé au couteau et un cœur approximatif. À la bombe ou au feutre des graffitis en anglais américain (du rap ? des répliques

de films ?). Des groupes d'étudiants marchent vers la Maison internationale. Les grands néons s'allument dans la maison Heine, je regarde derrière la baie vitrée les bustes et les visages penchés sur les livres ou les écrans. Je vérifie que personne ne s'approche de mon cahier bleu, des crayons, du volume d'Ernst Bloch laissés sur la table. Je crois que Jérôme revenu chantonne dans mon oreille *The touch of your hand is like heaven. A heaven that I've... never known*, dans la version de je ne retrouve plus son nom, pas Jeff Buckley mais un nom proche, je crois, pas le beau gosse noyé mais l'héroïnomane, le défenestré d'Amsterdam. Je revois son quasi-squelette sur la pochette de l'album, *Let's Get Lost*, les sillons autour de ses lèvres exsangues, son sourire désolé. C'est devenu un rituel avec Jérôme, il a dû apprendre cette chanson pour un examen de musique je suppose, il me l'a apprise et je la connais maintenant.

*The very thought of you makes my heart sing
Like an April breeze on the wings of Spring
And you appear in all your splendor
My one and only love*

*The touch of your hand is like heaven,
A heaven that I've never known.
The blush on your cheek whenever I speak
Tells me that you are my own.*

Entre « *your hand* » et « *is like heaven* », il y a une septième majeure descendante je crois (*The touch of your hand* – septième majeure descendante – *is like heaven*) comme dans la chanson de Louis Armstrong entre *No-* et *-body* dans *Nobody knows the trouble I feel. No-----body knows*. C'était des morceaux que je connaissais bien, ceux de l'édenté dont je ne retrouve pas le nom, et puis ceux de Louis Armstrong aussi.

La fille du charcutier de gros bourg avait voulu m'inscrire à des cours d'éducation physique, mais elle avait constaté avec ravissement que son rejeton n'avait pas de corps. C'est plutôt une bonne chose, cette absence de corps, avait joui vastement dans l'espace la voix de la fille du charcutier. Dans le *Figaro Magazine* du week-end, elle avait lu un reportage sur quatre garçons qui avaient eu leur bac avec mention très bien à Louis-le-Grand. Louis-le-Grand, à Paris, est un lycée d'élite, un établissement d'excellence suprême où les meilleurs professeurs de France enseignent à des classes extraordinairement motivées, dans des classes où brille un très beau parquet ciré. Ah ! ça ne bavasse pas dans les classes de Louis-le-Grand, ça ne flirte pas, ça ne se met pas de main dans les culottes. Les élèves de Louis-le-Grand montent et descendent de très beaux escaliers à double volée de marbre, comme dans *Les Disparus de Saint-Agil*. On n'entend pas une mouche voler dans les couloirs. Pas une mouche ! Les quatre mentions très bien avaient tous des lunettes à grosse monture, la peau grêlée de boutons sanglants grattés à l'ongle, un épais duvet

brun au-dessus de la lèvre supérieure. Un des garçons me fixait. Ses yeux noirs et myopes me disaient que j'étais sur la bonne voie.

« Continue, continue mon gars.

– Je suis dispensé de sport depuis trois ans, je lui répondais, j'ai une scoliose et ma vue baisse.

– C'est bien, c'est bien mon gars, continue », luisaient les yeux sur la photo de l'article.

La fille du charcutier avait découpé l'article du *Figaro Magazine*, je l'avais rangé dans le premier tiroir central de mon bureau pour pouvoir le relire régulièrement et regarder la grande photo ouvrant l'article, la photo tout à fait royale. Internat de Louis-le-Grand, Paris, brique fendant l'air : voici l'objectif. Lunettes à double foyer, peau grêlée par des maladies bizarres, épaules qui tombent : voilà le chemin. Après leur bac mention très bien avec félicitations du Premier ministre, les quatre garçons avaient été contactés par des écoles américaines qui feraient d'eux des triomphants, relatait l'article. Vers trente ans, ils s'achèteraient un corps et jouiraient sur des filles entièrement nues. Ils ne mourraient jamais.

À part la terreur de s'endormir seul dans le noir jusqu'à quatorze ans et l'absence de corps, tout resplendissait de splendeur éblouissante chez le rejeton. Ses résultats à l'école, surtout, étincelaient dans la nuit et repoussaient les monstres du placard. Le fils serait Napoléon, un énorme parpaing fracassant sur l'arête d'un trottoir la tête des voisins et des collègues.

Ni chef sioux ni explorateur. Ni junkie ni fonctionnaire. Parpaing ou brique.

Jérôme est revenu au bout du fil, il me décrit des choses (un corps ? une voiture ? un pays ?) avec des « Ah !! » et des « Oh !! ». Je l'entends commander un taxi. Un petit groupe de Japonaises (#japanese) s'arrête devant mon banc. Est-ce que je sais où se trouve la maison du Brésil ? « *We're looking for Brazil's House.* » Elles chuchotent, elles pouffent, je marque un temps d'arrêt, je cherche un corps au fond de ma brique, au moins une voix, au moins un regard, je trouve une voix, je trouve un regard. « Attends », je dis à la surface de ma machine, je reviens, je pose l'objet précautionneusement sur le banc, constate qu'il est humide et que la machine à recevoir des photos de Mavra n'est pas protégée comme mon cul par un jean, j'essuie la surface sur mon genou et regarde les filles devant moi, elles sont trois (#group #public), je les distingue mal, tout va très vite. « No, je dis, *I think I don't know* », elles s'éloignent, j'aimerais leur courir après, elles sont trois, en effet, très belles et très disponibles, le mollet nu (#calf?) de l'une luit diaboliquement dans le couchant, les boucles d'oreilles d'une autre me semblent tout à fait sexuelles.

« Tu es sûr que tu ne veux pas qu'on se rejoigne au Plaza ?

- C'est difficile, je viens juste d'arriver, je commence à travailler, je relis un livre pour mon

projet, il faut que je t'en parle, ça va t'intéresser, sur la guerre des Paysans... C'est où, le Plaza ?

– Avenue Montaigne ! Le *Plaza Athénée* ! C'est moi qui régale. Viens ! Tu sais que je pars bientôt pour New York, il faut qu'on se voie, putain.

– Non, je pense pas... Plutôt pour déjeuner. Il faut que je te parle de Thomas Münzer. Tu es toujours croyant ? Tu vas toujours à la messe ?

– Viens me raconter ça, mon beau, je t'aime. On ne va pas se voir pendant trois mois ! Je te paie la course en taxi, si tu veux. »

Münzer parle. Chassé de Zwickau, chassé de Leipzig, chassé de Prague, traqué partout, il marche la nuit, accompagné de quelques disciples, et il parle. Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a nulle part où reposer sa tête. Il réapparaît à Allstedt. Peu de témoins, peu de traces, des portraits douteux, mais plusieurs prêches imprimés qui passent de main en main. « Il n'en fut pas autrement, en vérité, comme tout le pays en porte témoignage, que le pauvre peuple était tellement assoiffé de vérité que même les rues étaient pleines de gens de toute condition, venus entendre comment il chantait la messe et prêchait l'Écriture. » Début 1524, trois mille étrangers remplissent la petite ville de Saxe. Le 11 juillet, le potentat local, le duc Jean, Pierre ou Jacques, vient en personne (avec sa garde, sa fourrure, sa toque) examiner de près celui qui déplace des foules de paysans et de mineurs venus de toute la région. Le duc est accompagné de son fils, le duc Jean-Frédéric, du chancelier Brück et du conseiller von Grefendorf.